Document generated on 08/09/2025 6:15 p.m.

Relations

RELATIONS

Droite religieuse et mondialisation

Raymond Lemieux

Number 762, January–February 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68270ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemieux, R. (2013). Droite religieuse et mondialisation. *Relations*, (762), 32–34.

Tous droits réservés © Relations, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Droite religieuse et mondialisation*

La montée de la droite religieuse prend appui sur la globalisation. Face à une dépossession croissante, les croyants sont de plus en plus tentés de se refugier auprès de ceux qui possèdent et dominent.

RAYMOND LEMIEUX

L'auteur est professeur émérite de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval

Récemment un ancien étudiant m'envoyait copie d'une dépêche de presse espagnole faisant état de l'interdiction, par l'archevêque de Barcelone, de la tenue d'une conférence ainsi que de la présentation d'une publication du théologien espagnol Juan José Tamayo. Le titre annoncé de la conférence était *Le concile Vatican II, une utopie?* Celui du livre : *Invitation à l'utopie. Étude historique pour temps de crise.* En réponse à l'archevêque, la paroisse organisatrice de l'événement a annoncé que celui-ci n'était pas suspendu, mais se tiendrait bien le jour prévu, dans un local dépendant du gouvernement de Catalogne. Et José Tamayo a déclaré, « avec sérénité », selon la dépêche espagnole : « les prohibitions de ce type ne sont pas des manifestations d'autorité mais d'autoritarisme, non des preuves de pouvoir mais d'impotence. Elles ne reflètent pas la vaillance mais la débilité, non la fermeté mais l'atteinte à la liberté, au pluralisme, à la critique, au dissentiment et, en définitive, à l'Évangile ».

L'aventure récente du théologien espagnol n'est pas très différente de celles de l'Allemand Hans Küng, du Salvadorien Jon Sobrino, et de bien des jésuites qui ont pris, sans doute trop au sérieux la consigne de leur fondateur, « trouver Dieu en toutes choses », et ont été accusés de compromission avec « les choses du monde ». Elle n'est pas très différente, non plus, du « tchador » ecclésiastique recouvrant la question du statut des femmes dans l'Église, ni de la tentative d'enterrement de la théologie de la libération. Elle n'est pas étrangère, non plus, à la gestion équivoque des scandales sexuels, ni même au caractère laborieux que prend le discours catholique quand il aborde la sexualité et le rapport aux limites de la vie humaine. D'évidence, quelque chose ne passe pas au sein de l'Église. Et la droite religieuse, alors, n'a aucune peine à dire de ceux qui veulent du changement qu'ils « choisissent le monde » plutôt que de « choisir Dieu », ce qu'elle prétend faire.

Comment comprendre cette crispation, ce non-dialogue qui se nourrit de réactions conservatrices dans l'Église et alimente, à son tour, le déplacement à droite?

Comment comprendre cette crispation, ce non-dialogue qui se nourrit de réactions conservatrices dans l'Église et alimente, à son tour, le déplacement à droite? Des pistes de réponse sont à chercher du côté du phénomène de la mondialisation, qui s'est radicalement développé depuis quelques décennies à travers la globalisation de l'économie. Celle-ci consiste à faire de la planète un monde strictement organisé et contrôlé selon la logique du profit, de la concurrence et de la performance. À ce titre, elle commande non seulement un changement conjoncturel mais une véritable mutation des cultures et des civilisations. Tous sont appelés à participer à un même projet et à s'adapter à ses contraintes, c'est-à-dire se soumettre à une loi présentée comme immuable, fondée sur la nature des choses. Si un théologien comme Schillebeeckx a pu dire, au temps de Vatican II, que l'histoire des hommes était récit de Dieu, la globalisation en fait un ordre des choses. L'antinomie est fondamentale. Les individus comme les communautés humaines, des fratries familiales jusqu'aux nations, ne sont plus en pouvoir d'aménager leur rapport au monde, mais sont mis au défi de s'adapter pour survivre.

LA MONDIALISATION CAPITALISTE : TERREAU DE LA DROITE

Cette mondialisation est une réalité essentiellement économique. Elle concerne foncièrement la loi (*nomos*) qui organise les rapports des êtres humains entre eux et avec leur environnement (*oikos*). *Nomos* vient du verbe grec *nemein* qui signifie partager. Cependant ce partage hérite, dans son contexte contemporain, de structures mises au point par la modernité occidentale dominée par le déterminisme capitaliste. L'économiste Omar Aktouf dit à ce propos que la mondialisation, « c'est la volonté d'élargir à l'échelle mondiale les principes et les lois des multinationales[1] ».

La nouvelle grande mutation que nous connaissons résulte de la convergence d'un faisceau de transformations survenues dans les champs technologique, financier et social par le réseautage des rapports sociaux. À l'échelle de la planète, les principaux protagonistes en sont les associations d'États (G8, G20, etc.) avec leurs « bras financiers » (FMI, Banque mondiale, etc.), les grands groupes d'entreprises et les organisations non gouvernementales d'envergure mondiale. Ces acteurs agissent dans un cadre planétaire fixé non pas par l'Organisation des Nations unies mais par l'Organisation mondiale du commerce (OMC), l'arbitre global. Parmi eux, on retrouve aussi le très influent groupe de Bilderberg, composé de quelques dizaines de représentants d'institutions financières et de puissantes multinationales – qui en contrôlent quelques centaines d'autres, qui

* Ce texte est une version abrégée d'une conférence donnée dans le cadre d'une Soirée Relations à Québec, le 15 octobre 2012.

1. « Omar Aktouf, manageur de long en large », entrevue réalisée par Normand Baillargeon dans *Le Devoir*, 7 septembre 1999.

Lino, *Lueur noire*, 2012, acrylique et collage sur papier

contrôlent elles-mêmes de grandes entreprises nationales – qui font la pluie et le beau temps dans la classe politique. Une très grande bourgeoisie financière (2 % de la population mondiale) contrôle 70 % des ressources de la planète alors que plus de 50 % de la population se répartit 1 % de la richesse. La fortune des 32 personnes les plus riches du monde dépasse le PIB total de l'Asie du Sud. Cette « refeodation du monde », selon l'expression de Jean Ziegler, fait radicalement obstacle à ce qu'on appelle une *démocratie* qui n'en a plus que le nom. Un tiers de la population de 104 pays en développement, soit 1,75 milliard de personnes, souffre en effet de pauvreté multidimensionnelle et, à moins de se laisser tranquillement mourir, devra trouver ailleurs que chez elle les moyens de sa subsistance.

Cette fracture sociale ne concerne pas seulement la répartition de la richesse entre les nations, mais sévit aussi à l'intérieur de celles-ci. Elle représente alors une véritable cassure au sein même de la morphologie sociale des pays prétendument développés.

Il est facile de comprendre que l'insécurité et la terreur face à une existence extrêmement précaire poussent les peuples vers la droite. Plus on est dépossédé, plus on a tendance à chercher la protection de ceux qui possèdent. Le spectacle du pouvoir, même quand les billets d'entrée coûtent très cher, est toujours sécurisant. Il nous dit que quelque chose tient, quelque part, alors que l'appel de la vie, lui, est source de risque. S'engager au nom d'un monde meilleur, prendre la responsabilité du désir, c'est risquer de se tromper.

NOMADISME

Sur les places publiques et les trottoirs de nos villes se côtoient désormais, la plupart du temps sans se rencontrer, toutes sortes de quêtes, toutes sortes de mœurs, toutes sortes de croyances. Les unes proviennent de traditions éprouvées. D'autres sont façonnées de toute pièce à partir d'expériences parfois éphémères, parfois brutales, en fonction des intérêts des individus. Aucune tradition, aucune croyance ne peut prétendre à quelque seigneurie, sinon par autojustification. C'est ce qu'on appelle généralement la sécularisation de la société.

Ce nomadisme général pose une question fondamentale aux Églises chrétiennes. Depuis la fin de l'Empire romain, il y a un millénaire et demi, elles ont accompagné la sédentarisation des peuples, voire forcé cette sédentarisation dans certains cas. Sauront-elles désormais accompagner leur nomadisation? Sachant que le nomade est celui qui parcourt le désert à la recherche d'un puits ou d'un pâturage à partager, ici, c'est le désert du sens qui pose problème, le fait que le sens n'est plus programmé par des communautés naturelles comme la famille ou la nation, mais qu'il est cherché, par chacun, au gré des chemins et des ressources qu'il peut rencontrer.

Ce défi est énorme pour l'expérience chrétienne. Là où toutes les traditions se côtoient et tous les modes de vie ont droit de cité, chacun doit faire face au désenchantement de sa propre histoire et du fantasme de pureté qui pouvait l'habiter. Plus rien ne peut être caché, ni les déviances sexuelles et les abus de pouvoir dans les communautés religieuses, ni les violences historiques de l'Inquisition, ni les collusions entre la croix et le fusil dans les entreprises colonialistes. Comme dans l'œuvre de Cervantès, qui procède au désenchantement de la chevalerie médiévale, tout le monde peut voir que le casque de Mambrin est un plat à barbe et la Dulcinée, une ribaude. Que peut devenir, dès lors, l'espérance chrétienne? Parce que l'utopie chrétienne, comme la chevalerie médiévale, était là pour signifier, aussi, une espérance.

Dopées par la mondialisation, les sociétés contemporaines disposent de nombreux et très efficaces dispositifs pour réaliser les objectifs qu'on leur assigne. Mais ces objectifs, conçus selon les intérêts dominants, mettent régulièrement les sujets en demeure de prendre seuls les décisions adéquates quant au sens de leurs réalisations. En médecine, par exemple, dans les soins palliatifs, on peut prolonger longuement la vie d'un malade, voire éliminer la plupart des douleurs physiques générées par sa condition.

Mais personne d'autre que lui-même ne peut répondre du sens à donner aux jours, aux heures, sinon aux minutes qui lui restent à vivre. Et quand ces minutes commencent à coûter trop cher, il est logique d'en conclure à la futilité de continuer les soins. Prendre le risque de l'altérité, dans ce contexte, devient particulièrement traumatisant.

Plus on se sent fragile, moins on est assuré de son avenir, plus on a tendance à s'ancrer dans des valeurs « sûres », instituées, portées par une tradition qu'on veut immuable, que cette détermination vienne de la supposée « volonté d'un Dieu » ou du fantasme de « l'ordre des choses ». La crispation religieuse, à ce titre, n'est pas très différente de celle de la politique, avec les Thatcher, Merkel et autres Stephen Harper de ce monde. Elle n'est pas que le propre des hiérarchies, mais se trouve aussi dans le peuple. Elle consiste, partout, à privilégier la loi, l'ordre et les symboles du pouvoir, fussent-ils surannés. Elle invalide alors plus ou moins systématiquement des tentatives de changer les choses, qu'il s'agisse de changements par la réflexion ou de mobilisations sociales, comme on l'a vu lors du « printemps érable », au Québec. Elle pousse à faire génuflexion devant le spectacle du pouvoir.

Il est facile de comprendre que l'insécurité et la terreur face à une existence extrêmement précaire poussent les peuples vers la droite. Plus on est dépossédé, plus on a tendance à chercher la protection de ceux qui possèdent. Le spectacle du pouvoir, même quand les billets d'entrée coûtent très cher, est toujours sécurisant.

Chacun doit performer mieux que les autres s'il entend survivre et progresser, nous dit-on. Chacun entend être suréquipé pour fonctionner dans le système. Mais il arrive souvent qu'on soit désemparé devant le fait de devoir décider de sa vie. Chacun est poussé à servir le maître qui reconnaîtra éventuellement son efficacité et lui permettra de monter d'un degré dans l'ordre social, pour passer, par exemple, de la petite à la moyenne bourgeoisie. Mais tout cela se fait bien souvent au détriment même du sens qu'on voudrait aussi donner à sa vie.

* * *

Entre sa naissance et sa mort, l'être humain doit marcher sur un chemin étroit. Avancer au pas à pas pour apprendre à vivre avec ses limites et les dépasser. Deux abîmes le menacent, celui d'un ordre des choses immuable qui fait miroiter la sécurité mais l'entraîne vers la mort et celui d'une absence de limites qui le pousse au néant. L'ensorcellement par les choses ou la fascination du vide. Pour être habitable, le monde doit être mis en scène avec des mots et des choses que l'on peut s'échanger pour créer des plages de coexistence dans la solidarité. L'économie, en ce sens, n'a pas d'abord pour finalité d'assurer la progression du PIB, encore moins l'enrichissement des uns par l'appauvrissement des autres, mais l'équité des échanges entre les humains et avec la nature. La religion, de son côté, qui donne des mots pour interroger l'insaisissable, devient hallucination quand elle se replie sur ses expériences acquises. Mais elle doit aussi constamment s'ajuster pour parer les vertiges du néant. Être en quête de sens, c'est chercher les objets qui permettent de vivre, s'en faire une histoire et participer, grâce à eux, à la communauté humaine. Le syndrome de la droite, dans ce contexte, c'est de mettre l'image qu'elle se fait de l'Autre au service de la sécurité (Guy Gilbert). Mais il faut dire à sa décharge que le fait de devoir prendre la responsabilité de sa vie peut être terrorisant. Cela nous plonge alors au cœur du tragique de l'existence. N'est-ce pas Augustin d'Hippone qui écrivait, concernant le moment où il s'apprêtait lui-même à décider de sa vie : « Hésitant à mourir à la mort, à vivre à la vie, plus l'instant approchait, plus il me frappait d'épouvante »? ●

Maîtrise ou doctorat
en **études bibliques**

Vous voulez approfondir les **Écritures saintes** en analysant les textes dans leurs **langues originales** ? Entreprenez des études supérieures sous la direction d'une équipe expérimentée.

»»»» **ftsr.umontreal.ca**

U de M
Université de Montréal